

La Muse et le Serpent

J'ai rencontré Robert Marteau à l'automne 2009, grâce à François Fédier – la générosité de Fédier me recommandant auprès de Marteau avec une question insolite, concernant la fraternité unissant les poètes et les serpents. Avant de parler, le poète voulut savoir d'où me venait cette question ; je le lui dis en quelques mots. Je venais de lire *Le chemin du serpent* où Pessoa suggère que ce chemin d'élévation qui allie les contraires véritables est celui d'une connaissance orphique, initiation poétique pour laquelle « connaître c'est ne pas exister » ; c'était intrigant. Et voilà que, passant de Pessoa à Heidegger, je tombai dans *Approche de Hölderlin* sur ces vers :

*Mûrs, plongés dans le feu, cuits
Sont les fruits ; ils ont subi l'épreuve sur la terre,
Et c'est une loi que tous entrent dans le feu, pareils à des serpents,
Prophétiques, rêvant
Sur les collines du ciel.*

Et Heidegger de commenter : « Lorsque les fruits sont mûrs, éprouvés dans ce qu'ils ont en propre, ils sont ce qu'il faut qu'ils soient : les poètes. Il sont les signes qui, en tant qu'ils désignent, dévoilent et voilent à la fois. Ambigu aussi est l'être du serpent et c'est sans doute pourquoi le projet d'hymne *Mnémosyne* portait d'abord pour titre au lieu de "Le Signe", "Le Serpent". Les poètes venus à maturité de leur être sont "pareils à des serpents". Ils sont prophétiques. » Je voyais dans ce rapprochement un signe ; mais j'avouai être incapable de formuler une question précise, et priai Marteau de me parler de cette étrange proximité entre poètes et serpents.

Avant de poursuivre, je dois préciser que j'ai vu Marteau quatre ou cinq fois chez lui à Paris, où nous avons parlé de mythes et d'astrologie, de poésie et de science. Je n'ai pas pensé une seconde enregistrer nos conversations, je n'ai pris aucune note ; à chaque fois, quelques mots de moi déclenchaient d'impressionnants développements de sa part, ses yeux clairs à la fois dans le bleu du loin et sur moi, son visage souriant, inspiré. Il ne faut pas s'attendre à ce que je fasse aujourd'hui un compte-rendu, même approximatif, de ses propos : j'en suis tout à fait incapable. Ses mots m'ont changé, chercher à les rendre serait les renier ; vivants, ils ne se conservent pas.¹ Il y aura donc nécessairement, dans tout ce que je vais dire maintenant en pensant à Marteau, une part indissociable de moi-même.

Le serpent rampant apporte la mort, mais dressé c'est la vie. L'image la plus frappante recueillant cette essentielle ambiguïté du serpent est biblique (*Nombres*, XXI 6-9) :

*Alors le Seigneur envoie contre le peuple des serpents à la morsure ardente.
Ils mordent le peuple d'Israël qui meurt en nombre.
Le peuple vient à Moïse, et dit : "Nous avons fauté ;
oui, nous avons parlé contre le Seigneur et contre toi.
Prie le Seigneur qu'il écarte le serpent de nous." Et Moïse prie pour le peuple.*

¹ Je pense à Joë Bousquet qui écrit dans *Le Sème-chemins*, en date du 15 septembre 1947 :

A retrouver la parole qui soit la satisfaction d'un besoin élémentaire.

Du moment que l'on pouvait tout dire le langage avait jugé la pensée. Sauf que, naïvement, on fut resté dans l'esthétique.

Prison de l'esprit, inventée comme la machine la plus formidable pour torpiller le renouveau de l'enfance, c'est-à-dire le modèle inoubliable, si on l'a vu de ses yeux d'homme, de l'avenir, tel qu'il crie dans l'instant qui est, dans l'instant qui le remplacera : la vie est naissance et non conservation.

*Le Seigneur dit à Moïse : “Fais-toi un ardent, et dresse-le en signe sur une bannière.
Qui sera mordu et le verra vivra.”
Moïse fait un serpent de bronze. Il le dresse en signe sur une bannière.
Alors, quand un serpent a mordu un homme,
celui-ci regarde le serpent de bronze, et vit.*

En Occident on ne voit plus que le mal dans le serpent, tentateur d'Eve ou monstre apocalyptique, sang froid et langue fourchue du médisant, vipère au venin mortel. Pourtant le caducée d'Hermès n'a pas disparu de notre imaginaire, et le bâton d'Asclépios est aujourd'hui encore l'emblème de la médecine. Or cette dimension salvatrice du serpent est universelle ! Le serpent est l'éclair qui apporte la pluie aux Hopis en pays *pueblo* ; il se déploie au-dessus du Bouddha pour protéger sa méditation ; lové dans la *sacrum*, il s'éveille dans la Kundalini qui ouvre les sept *chakra* en montant le long de la colonne vertébrale ; en Égypte, refuge pour le divin qui a donné aux Hébreux leur Dieu, il protège le Pharaon ; en Chaldée, le même mot signifie “serpent” et “vie” ; en pays maya, Quetzalcóatl se sacrifie pour l'homme, tel le Christ. Or dans l'Évangile de Jean le Christ lui-même est comparé au serpent (*Jean*, III 14-15) :

*Et comme Moïse a élevé le serpent au désert,
ainsi doit-il être élevé, le Fils de l'homme,
pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas,
mais qu'il ait la vie éternelle.*

Le Christ est le Verbe, et certains tableaux de la Renaissance le représentent enroulé autour de l'arbre de la connaissance dans le jardin d'Éden : le Verbe est alors le serpent dressé. Mais le serpent qui s'adresse à Eve, *lui* s'incline pour parler ; tentateur, il gagne sa position horizontale de rampant. Cette inclination,² en laquelle commence le temps, est le mystère du péché originel. De nombreux tableaux montrent Marie foulant aux pieds un serpent ; comme souvent le sens de l'image s'est perdu, et dans cette perte il se renverse. La Vierge est matricielle non moins que la première femme ; loin de lui être hostile, le serpent sous ses pieds la soutient, comme le temps tient le monde...

Voilà l'amorce de la réponse de Marteau à ma question : il ne dit pas un mot des poètes, mais parle du Verbe qui est la Voie, la Vérité et la Vie. De mon côté je me dis que le poète est précisément celui qui est au service du verbe, c'est-à-dire du parler de la Parole. L'ambiguïté fondamentale du serpent, vie et mort à la fois, est-elle propre à la Parole elle-même ? Comment penser cette dimension serpentine de la Parole ? La Parole serpente-t-elle en tant qu'elle chemine, comme ces fleuves qu'un serpent nomme ? Serait-ce en ce sens que Heidegger dit de manière si drue, tel un vieux sage de la Grèce matinale : « Tout est chemin. » – et ce justement dans *Acheminement vers la Parole* ?

Alors que la mythologie du Serpent est universelle, de manière très frappante le mythe de la Muse, qui concerne au premier chef les poètes occidentaux, est spécifiquement grec. Muse est une divinité une et neuf à la fois : *Mousa* à l'esprit musique est *Caliopé* à la belle voix, *Melpoméné* au chant grave, *Terpsichoré* la danseuse, *Euterpé* la joyeuse, *Thaleia* la printanière, toujours neuve, *Ourania* la céleste, *Polymnia* aux nombreux hymnes célébrant les dieux, *Clio* la renommée, *Erato* l'amoureuse. Le serpent lui aussi est toujours neuf : il se régénère par la terre comme le phœnix par le feu ; la peau morte et les cendres qu'ils laissent derrière eux ne sont que les traces de leur perpétuel retour en eux-mêmes. Tel est le sens de l'*Ouroboros*, ce cercle

² L'avant-bras de Marteau dressé, sa main s'incline lentement par une cassure progressive et continue du poignet jusqu'à atteindre l'horizontale – le coude s'ouvrant.

que forme le serpent dans son tête à queue, et qu'il dessine aussi bien en Grèce qu'au Mexique, sur la pierre du soleil que l'on appelle communément le calendrier aztèque. Le serpent représente ainsi l'unité sous ses deux formes fondamentales : le bâton dressé – qui est aussi l'homme debout – donnant la marque du chiffre 1, et le cercle fermé – qui est aussi l'horizon du monde – donnant la marque du chiffre 0. C'est aussi le bâton de justice et l'anneau nuptial, la main et la couronne royales... Sauf que 1 et 0 sont des figures mortes, tandis que le serpent est vivant : ni rectiligne ni circulaire il ondule comme la lumière et comme la parole.³ Dieu se manifeste à Moïse d'abord par le retour du buisson au feu (du côté du ciel) et le retour du bâton au serpent (du côté de la terre) : en présence de Dieu le mort revient à sa vie – c'est pourquoi le Christ ne peut mourir que abandonné... Mais pour les Grecs la vie ne se déploie pleinement que dans une dimension musique, une dimension ouverte par la Muse et riche de ses neuf visages. Dans la langue grecque – qui est la langue des oiseaux – le nom de chaque muse a un sens, et ces neuf noms délimitent le vaste domaine du musique, bien plus vaste que le seul domaine des arts que sont le chant et la danse, la poésie et le théâtre ; le musique est cosmique, et concerne aussi bien l'éphémère éclosion des boutons de fleurs que l'éternelle loi du ciel étoilé. Ou plutôt : le chant n'est musique que lorsqu'il fait vibrer à l'unisson aussi bien l'homme que le monde ; chaque muse est riche de l'harmonie des huit autres... Richesse perdue : les Grecs eux-mêmes n'ont pas su se tenir à la hauteur de leurs mythes. Le temps de l'écriture est celui de l'oubli : « Sophocle ne sait plus qu'à peine qui est Œdipe. » Cette phrase-là je la cite entre guillemets ; je m'en souviens très bien, tant cette déclaration affirmée sur un ton de grande certitude m'a marqué. Marteau parle au présent, en contemporain de Sophocle. Qui est Œdipe ? Je ne l'ai pas appris. J'aimais trop suivre le poète sur ses propres chemins pour vouloir l'interrompre par une question subite ; et après, quand il se taisait, le nombre des questions à poser était si grand que je n'en posais aucune : j'étais face à l'innombrable sourire de la mer. Il suffisait que je reprenne la dernière chose dite pour que de nouvelles perspectives s'ouvrent – et nous étions repartis. Et puis Marteau dirigeait l'entretien, souhaitant que nous nous tournions de préférence vers l'une des muses : la cadette, *Ourania*.

Caliope – l'aînée des muses – n'a pas une belle voix : elle *est* la belle voix grecque ; de même *Ourania* n'est pas simplement céleste : elle *est* le ciel étoilé, en tant qu'il nous parle – et parle grec. Le mode grec de la parole est le *logos* : considération *qui recueille* dans sa diversité ce qui est, et jusque dans ses oppositions les plus vives. Dans le ciel les étoiles se recueillent en constellations, desquelles se distinguent les astres errants que sont Hermès, Aphrodite, Arès, Zeus et Cronos – héritiers des Romains nous disons Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Mais ce qu'il s'agit de considérer est bien plus profond : conjointement à la loi immuable que le ciel manifeste et qui constitue le cœur du savoir astronomique, les Grecs tentent de saisir les rapports que le ciel entretient avec la terre et qui constituent cette autre face de la connaissance du ciel qu'est l'astrologie, mettant en jeu le rapport que les mortels entretiennent avec les dieux. Ce savoir du ciel étoilé qui s'approfondit en Grèce après s'être déployé en Mésopotamie est tout uniment astronomie et astrologie. Aujourd'hui encore on loue la rigueur mathématique de l'*Almageste* de Claude Ptolémée ; mais on oublie, voire on passe volontairement sous silence l'autre moitié de son astrosophie : ses quatre livres d'astrologie (le *Tetrabiblos*) et la dimension cosmique de son traité de musique (les *Harmoniques*). La presse de caniveau se délecte d'une astrologie qui n'est plus que charlatanisme ; mais il faut penser qu'elle était pour les Grecs un savoir véritable. Penser cela exige de ne pas ériger la science moderne en paradigme du savoir ; cela demande un rapport à la vérité plus original que la démonstration rationnelle et la certitude qui l'anime, et donc un rapport à l'être qui se déprenne de l'objectivité – mais loin de toute irrationalité, bien sûr ! Pour Marteau, c'était aussi simple que respirer au grand air, et il était avide

³ Cabalistiquement : ni I ni O mais S et ainsi SOI.

de ce savoir véritable et entier du ciel dans lequel il était déjà versé, mais qu'il voulait confronter à la rigueur mathématique, à condition toutefois que celle-ci fût authentiquement grecque – comme on éprouve de l'or sur une pierre de touche. Or il se trouve que je suis professeur de mathématique, que j'ai étudié l'histoire des mathématiques, et que j'ai appris le grec ancien quand je me suis rendu compte de la défaillance de nombreuses traductions des textes mathématiques grecs – où l'esprit même de cette mathématique du rapport (mathématique du *logos*) est écrasé par l'anachronique effectivité numérique des rapports mathématiques grecs. Là où les Grecs considèrent des identités de rapports, disant par exemple que 6 est à 8 comme 9 est à 12, nous enchaînons des égalités numériques, écrivant que $\frac{6}{8} = \frac{9}{12} = 0,75$. Mais considérer le nombre décimal 0,75 comme la mesure du rapport de 6 à 8 (et tout aussi bien de 9 à 12, ou tout autre rapport identique), cela ne peut se faire que de l'extérieur des mathématiques grecques ; et c'est ce que firent les mathématiciens arabes entre le IX^{ème} et le XV^{ème} siècle. En héritant leur algèbre l'Europe occidentale hérita aussi d'eux leur interprétation de la mathématique grecque, qu'elle accentua ; grâce à cette algèbre, le théorème grec affirmant que « les cercles sont entre eux comme les carrés construits sur leurs rayons » est transformé en la formule calculatoire $A = \pi R^2$ (où A est l'aire d'un cercle et R son rayon). Mais pour qu'une telle formule s'écrivît, il fallait d'abord que la théorie grecque des rapports elle-même mourût. Même en mathématique il n'y a pas de vérités éternelles ; la mathématique d'une époque est révélatrice de l'être-au-monde propre à cette époque. Marteau souhaitait cheminer encore une fois vers *Ourania*, mais en s'avancant sur un chemin nouveau pour lui, un chemin de jeune homme : le chemin mathématique. Cela lui plaisait beaucoup, et il fut ravi de constater que tout ce qu'il savait du zodiaque, du point vernal et de sa précession, des cycles célestes, tout était vrai.

Une seule chose posait problème : la projection des signes zodiacaux sur la Terre. La projection que recevait Marteau produit douze fuseaux de trente degrés, délimités par des méridiens ; dans cette projection, le fuseau correspondant à l'Atlantique Ouest, au Brésil et à la côte Est du Canada et des Etats-Unis est dévolu au Verseau. Cette dévolution était particulièrement importante aux yeux de Marteau, parce que dans le ciel le point vernal atteindra bientôt – dans un siècle environ – la constellation du Verseau, et qu'alors commencera un nouvel âge, pour un peu plus de deux millénaires. Dans la civilisation mésopotamienne d'où proviennent les signes du zodiaque,⁴ le Verseau est le dieu qui préside aux sources et verse l'eau de la vie. Au temps de la désolante croissance du désert, Marteau aimait savoir que l'eau qui allait à nouveau couler viendrait de cette Amérique qui lui tenait tant à cœur. La projection est établie, mais comment est-elle opérée ? Nous ne le savions pas, et je devais le trouver. Rien du côté de l'astronomie : l'écliptique se projette bien sur Terre entre les deux tropiques, et avec lui les constellations zodiacales ; mais la rotation de notre planète sur elle-même rend la projection du point vernal sur l'équateur très erratique – comme le montrent les heures de l'équinoxe de printemps, très différentes d'une année à l'autre. Rien du côté de l'histoire : la question du rapport entre ciel et terre a bien conduit Ptolémée en enquêter aussi du côté de la Terre, son traité de géographie l'atteste ; mais il la découpe en quatre régions faisant de Chypre – pays d'Aphrodite – le centre du monde, obtenant sa quadripartition en traçant de ce centre un méridien orienté Nord-Sud et un parallèle orienté Est-Ouest ; rien à voir donc avec les douze fuseaux. Rien non plus du côté d'Internet et de ses moteurs de recherche : ou bien la réponse à notre question ne s'y trouve pas, ou bien elle y est ensevelie sous un tel fatras d'inepties qu'elle en devient introuvable...

⁴ En une nuit, la lune se déplace vers l'Ouest comme le font tous les astres ; mais d'un jour à l'autre elle se déplace par rapport aux constellations en allant vers l'Est, selon un cycle qui va d'une pleine lune à l'autre. Les constellations qu'elle croise sur son chemin (l'écliptique) définissent les signes du zodiaque.

Et c'est alors que la réponse est venue à moi d'elle-même, grâce à un ami. Il possédait un vieux globe terrestre dont il ne voulait plus, et devinant que je l'aimerais me l'offrit. Sur ce globe, qui date de l'entre-deux-guerres, est dessiné l'écliptique, et son intersection avec l'équateur coïncide avec celle de l'équateur et du méridien de Paris (ou de Greenwich : à l'échelle des 40 000 km de la circonférence terrestre, la différence est négligeable). A partir de ce point de référence, les signes du zodiaque sont répartis comme si ce point était la projection du point vernal tel qu'il était dans le ciel à l'époque de la Grèce antique ; l'attribution des signes aux 12 fuseaux qui en découle est alors exactement celle que connaissait Marteau. Il ne s'agit donc pas d'une projection réelle du ciel, mais d'une étrange construction mettant en jeu deux origines hétérogènes : une origine spatiale qui est Londres ou Paris, capitales des empires coloniaux des Temps nouveaux par lesquels l'Occident envahit le monde d'une part, et d'autre part une origine temporelle qui est la naissance de l'astrosophie au cœur de la mathématique grecque il y a plus de deux millénaires, alors que le point vernal s'est depuis lors déplacé d'environ 30°, soit un décalage d'un signe complet dans le zodiaque sidéral. J'étais tout content de pouvoir expliquer cela à Marteau, et lui content plus que moi encore ; loin d'être envahi par l'amertume d'une désillusion, il fut gagné par un surcroît d'étonnement : quel sens donner à cette tension entre l'ancien et le nouveau ? Et par quel miracle tout cela tombe-t-il si juste, la Chine se voyant attribuer un signe d'eau et le Japon un signe de feu ? Plongé dans cette méditation, c'est alors que Marteau eut le désir que nous écrivions un *Zodiaque* qui fit la lumière, dans un *mano a mano* qui l'enthousiasmait d'avance ; sa mort ne l'a pas permis. Elle a bien permis quelque chose, mais pour moi, Vincent Josse, quelque chose d'autre, qui se laisse difficilement cerner... Avec le recul, je dirais : jeter dans mon cœur de la terre sur les mots que j'avais bus, pour qu'ils se perdent à jamais ou bien meurent et germent.